



Bahjat Rizk

Monologues intérieurs



Orizons
2012



Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Éric Colombo, *La métamorphose de Ailes*, 2011
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) ; *L'Éternité pliée*, tome I ; *La Rivière entre les doigts*, tome



II ; *Graine de lumière*, tome III ; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011
François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011
Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Lucette Mouline, *Filages*, 2011
Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011
Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011
Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011
Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : Profils d'un classique, Cardinales, Domaine littéraire se corrént au substrat littéraire. Les autres, Philosophie – La main d'Athéna, Homosexualités et même Témoins, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).







à Y.S. en souvenir







L'IDENTITÉ EN FUITE
OU
LA CONFESSION
D'UNE LONGUE NUIT







Cette histoire décousue est forgée de toutes pièces. Nul ne se rappelle si elle s'est jamais passée.

Cet homme est sans nom, sans traces.

Lundi

Écrire, même une sorte de journal quelle entreprise prétentieuse. Mais ce soir, je suis saisi comme d'une illumination, une angoisse m'étreint, une certitude : la mort approche à grands pas. Déjà depuis plusieurs nuits j'entends du bruit sur les graviers de la plage que surplombe ma maison.

J'ai peur et je ne reconnais rien autour de moi. C'est comme si je ne faisais plus partie du décor, que je ne pouvais plus m'identifier à ma propre vie. Ce soir je me suis assis, j'ai pris quelques feuillets au hasard et me suis mis à les noircir. J'ai peur comme tout homme a fatalement peur au moment de franchir la barrière mais pour moi c'est une entrée anticipée dans le monde des morts. J'ai la curieuse impression d'avoir dévié de mon parcours et soudain de me retrouver de l'autre côté du mur. L'ennui c'est que je n'ai pas cessé de vivre mais maintenant ma vie défile sur un écran.

Entre les morts et les vivants je me promène, ni ceux-ci ne me concernent, ni ceux-là ne me touchent. Pour moi plus de problème, il n'y a plus de temps, il n'y a plus d'espace.

Ces deux rails ont subitement disparu sous moi. Je ne sais à quel moment de mon histoire. Peut-être n'ont-ils jamais existé que dans mon imagination.

Mardi

Je sais maintenant que je m'achemine inéluctablement vers le gouffre.

Je me sens lié, toujours lié, à jamais lié. Toutes mes valeurs ont éclaté, toutes mes idées aussi. Tout a explosé dans ma mémoire, dans un feu d'artifice, une débauche de couleurs.

Déchiré entre deux élans, revenir en arrière, aux lieux de mon enfance ou me précipiter vers l'avant, vers la mort qui m'appelle : saisi tour à tour par des besoins de pureté et un besoin de chute, d'anéantissement.

Écartelé, tirillé, je m'enfonce, je m'envole, je m'éloigne, j'étouffe, je me perds.

Qu'importe !

Je suis prisonnier, — coincé entre deux dates celle de ma naissance et celle de ma mort —, prisonnier également des personnes qui m'entourent, de chaque année qui s'écoule.

J'essaye de m'évader mais en vain, tantôt je me brûle, tantôt je me blesse. Je me cogne à des murs intérieurs chauve-souris aveuglée par la lumière qui jaillit dans une chambre fermée.

Mon univers est fermé.

Mon être n'est qu'un robot qui fonctionne d'après une programmation d'attentes interminables qui font les souvenirs, une mécanique qui se dérègle, une composition qui subit un processus défini.

Mercredi

Parfois il me semble frôler la démence, survoler des visions les plus insensées, déformées, monstrueuses.

Tout n'est qu'esquisses, que caricatures ; tout n'est qu'illusions vaines et périssables. Et je suis là, impuissant à m'exprimer, incapable, déjà vaincu dès le départ, saturé par la culture, les sensations, la promiscuité, l'anonymat, roulant à tombeau ouvert vers le précipice qui m'attend.

Que suis-je devenu et que faire sur terre ?

Cette question devient pour moi de plus en plus urgente. Moi qui avais perdu l'habitude de me poser des questions et qui leur trouvais toujours une réponse à portée.

Mercredi la nuit

La mort aujourd'hui est une sensation permanente qui m'habite et qui se glisse entre moi et le monde. Elle fait partie de l'atmosphère au même titre que mon oxygène et me rafraîchit autant que l'eau que je bois pour pouvoir me rendormir, quand au milieu de la nuit je m'éveille les mains froides, le front brûlant, crispé.

Jeudi

Il me faut écrire vite, me dépêcher. Je me sens environné, talonné, poursuivi, traqué.

Vendredi

J'ai parfois envie d'écrire, de me retirer de la vie. Je n'ai plus envie de rire, de pleurer, d'aimer, d'embrasser avec ma bouche écorchée et de comm-

cer avec les gens. Je me suis détraqué et je vomis tout le rouleau de ma programmation.

Je me sens triste, immensément triste car seule la tristesse reflète l'éternité. Ce sentiment d'épuisement et d'indulgence, de lassitude et d'insensibilité.

Je ne ressens plus rien. Plus de commerce avec les gens, plus de sentiments et de paroles ; plus de commerce avec les choses, plus de miroir qui grimace, de portes qui grincent, plus de couchers de soleil, de pluies sur les landes, de chemins d'espoir, de poèmes épiques, de champs de bataille, de répétitions, de répétitions, à quoi bon répéter ?

Je ne vois que des images qui se brouillent devant mes yeux. Je ne vois que des images d'une netteté désolante.

Lundi

J'écris et dans ma chambre en désordre, je sens une présence. Je me sens entraîné, aspiré, dirigé. Plus tard on m'accablera d'explications, d'analyses qui me feront sourire. Que dirais-tu si tu lisais mon journal.

Je voudrais tant traduire dans toute son horreur cette sensation froide, actuelle, entière ; ce sentiment de néant sur la surface duquel viennent lamentablement s'inscrire les événements de ma vie.

J'ai regardé partout et tout le monde, je me suis identifié à chacun. Je me suis retrouvé dans cette vieille édentée et dans la jeune à la chevelure soyeuse et éclatante avec l'amertume de l'une et les promesses de l'autre. Dans la sainte et la putain avec la bonté de l'une et la misère de l'autre, dans le guerrier et le traître, avec la bravoure de l'un et la lâcheté de l'autre.

Mais aux premiers frissons de l'aube (j'ai tellement aimé les contes et les féeries) j'ai tremblé et il a fallu regagner mon bocal comme ces sorcières qui, surprises par le matin, rentrent vite sur leur balai ; mais j'ai perdu mon chemin et me suis égaré.

Et depuis j'erre, ni mort, ni vivant bien seul et bien puni de ma fatuité.

Lundi

J'entends d'ici vos cris. Et la cohérence, et la construction ? Que penserais-tu de moi si tu lisais mon journal, te moquerais-tu ? Et puis qu'importe, l'émotion des autres les concerne et chacun suit sa propre gamme.

Tout ce que tu pourras dire ne saurait me toucher. Certes si je dois vivre à telle époque et en tels lieux, je devrais subir leurs lois ; mais seul mon comportement en sera altéré. La vie passe sur moi comme la lumière sur la pierre. J'aurais plus d'ennemis ou au contraire ceux qui « m'aimeront et me comprendront ».

Tel n'est point mon but. Peut-être que ce que j'écris fait également partie de ma programmation. D'ailleurs même ce que j'écris n'a pas d'importance, du moment que j'écris pour ne rien dire et que ma plume se déplace sur ces feuilles toute seule. La plume d'un mort qui a emprunté ma main, pour former des lettres qui se croisent, s'enchevêtrent, des phrases qui se heurtent, des phrases en perte de vitesse.

Mardi

Cette histoire est comme ma vie passionnante et ennuyeuse. Toutes les passions les plus diverses et l'ennui pour tout rouage. De l'ennui pour toute cohésion, devrais-je dire du désespoir.

Ce désespoir latent, que je dissimule comme une tare et qui m'a été transmis de génération en génération, qui s'est formé et s'est greffé et qui fait aujourd'hui partie de mon être comme un organe qui me pousse, un membre de plus, un cœur en moins, comme un objet dur lové entre mes poumons qui se nourrit chaque jour de moi, qui m'a dépouillé de toutes mes facultés, qui régit mes réactions, qui reçoit mes sensations et les détruit, qui prévient mes élans et les arrête.

Cette tare qui se développe comme une seconde tête à l'intérieur de celle-là avec des yeux déjà éteints, une bouche à jamais close, une carcasse, ce mort, ce robot qui est moi.

Coincée ma peau se dessèche, se recroqueville sur lui. Si je meurs et qu'il apparaît, serait-ce l'homme de demain, l'homme de la nouvelle race, mon enfant.

Le jour où je sentirai qu'il a trop pris de forces, qu'il a grandi, je nous suiciderai ensemble. Il a été pour moi une merveilleuse découverte, une découverte horrible mais c'est moi sans issue, pris dans une souricière. Et je l'aime soudain comme on aime son bourreau à cause de cette complicité qui nous unit quant à l'instant ultime l'émotion monte à son paroxysme.

Le soleil impassible poursuit sa trajectoire.

Mercredi

Te souviens-tu quand tu me répétais moqueuse avec un peu d'envie infatigable, insensible, indifférent ? Pouvais-je te répondre que c'était le robot, la tare, l'enfant monstrueux.

Et quand à de brefs répit, mon visage redevenait humain, Il ne t'intéressait plus. Il ne m'intéressait plus à moi. Tu as été le seul être à lire les expressions que je t'ai livrées, la seule à laquelle j'ai osé montrer mon visage.

Ne m'avais-tu pas un jour toi-même confessé que lorsque tu m'avais vu, tu as ressenti de la peur, une étrange peur, ni de l'amour, ni de la fascination, plus encore de la peur.

J'ai voulu te transformer mais tu étais des siècles en retard disons que tu avais encore longtemps à vivre.

La tare était à peine décelable en toi.

Tu savais encore rire, aimer, t'émouvoir et pleurer. J'ai mendié, moi jeune et comblé tes sensations, ton ingénuité, la fraîcheur de tes sentiments.

J'ai essayé de vivre à travers toi, mais prise de panique l'instinct de survie devenant plus fort et plus pressant, tu allais me dénoncer. Ils allaient m'attraper, me jeter en prison.

Tu étais terrorisée et j'ai essayé par maintes manœuvres de t'ama-douer.

Tu m'as cru, ton amour a reparu, tu as repris confiance, tu as tout oublié, tu oubliais toujours tout. Mais j'ai dû te tuer. Je ne pouvais oublier.

A y repenser je trouve que si nous nous sommes aimés, c'est parce que nous étions à deux pôles opposés.

Tu venais de naître et je devais mourir.

Console-toi dans vingt ans, toute l'humanité me ressemblera et ce sont les gens comme toi qu'on pourchassera, qu'on mettra aux fers, qu'on brûlera.

Il était seulement trop tôt pour moi, je devais assister à mon propre spectacle jusqu'au bout.

Mercredi

Je m'adresse à l'homme de la première aube qui ne savait rien dire, qui ne ressentait rien. Homme parfait, machine neuve, ce soir je te ressemble. Je ne sais rien dire et je ne ressens rien, mais moi je suis usé. Entre nous s'étendent tous les siècles où il a fallu penser et repenser, créer, aimer et faire la guerre. Entre nous, il y a tellement de vies, je les ai toutes vécues, je les ai toutes traversées et maintenant je viens vers toi.

Notre aventure s'est terminée vieux frère, cette merveilleuse machine a donné toutes ses preuves. Il a fallu modifier, ajouter, retrancher, le sentiment en plus, le sentiment en moins, l'idée de trop, l'idée périmée. Toi seul sur la terre et moi, avec tous ces individus qui ne tarderont pas à nous rejoindre, nous sommes à la même position de départ, nous avons fait le tour de la terre et soudain tu étais là en face de moi, le premier point, le dernier point où il a fallu se rencontrer.

J'ai essayé de donner à chacun de mes gestes une valeur universelle, de justifier ma vie. Maintenant j'ai compris que la valeur universelle, c'est le néant, le dépassement de toute chose, l'inertie.

Jeudi

Ma rencontre avec toi n'était pas fortuite. Tu m'avais d'ailleurs souvent posé la question si pour moi, tu n'étais qu'un intermédiaire avec le monde, un catalyseur. Oui ça pouvait être n'importe quelle autre mais comme c'est toi ça ne pouvait être que toi. As-tu pu distinguer dans quelle mesure ta vie a été déterminante pour moi et dans quelle mesure ma vie n'a fait que s'accomplir. Il me fallait un sacrifice, une proie et cette proie tu lui as donné ton nom, tes yeux, ta bouche et ton sang. Oui ça pouvait être n'importe quelle autre jeune fille, des millions de filles qui te ressemblent pour féconder mon idée, pour porter mon enfant.

Sois tranquille cet enfant je le tuerai en lui donnant naissance, tu ne seras pas une mère déchue, tu n'auras pas à fuir le front dans la boue, les mains ensanglantées, maudite par ta race, tu emportes dans la tombe cet ignoble secret.

Quand tu es morte, tu n'avais plus de visage (je t'ai tuée dans ton sommeil, tu ne m'as pas vu).

Je t'ai veillée toute la nuit, ta main étrangement chaude dans ma main glacée.

Il ne fallait pas de témoin, il ne fallait pas de passé.

Vendredi

Maintenant je vais partir avant que les hommes ne te trouvent. J'irai dans d'autres pays, envolé, volatilisé, poursuivre mon errance, mon voyage millénaire.

Je chercherai à nouveau d'autres filles, des brunes, des blondes, des rousses ... Aucune semblable à l'autre mais toutes auront immanquablement dans leurs yeux cet éclat, cette flamme que je convoite (tes yeux écarquillés) et que je saurais repérer, et sur leur bouche enfantine (ta bouche à moitié ouverte laissant échapper ton souffle qui froissait mon visage), ce sourire ingénu, cette moue attendrissante qui a été à l'origine de ma haine pour toi.

Je les tromperai, volerai leurs expressions, leurs mots, leurs réactions, j'utiliserai avec la suivante tes expressions à toi, ta vie à toi que tu n'auras pas vécue, que je vivrai à ta place. Elle ne s'en rendra même pas compte

(on fait si peu attention aux êtres qui nous entourent) et toi tu ne seras pas là pour me démentir.

Je suis desséché mais je veux vivre les dernières heures de cette humanité qui se transforme.

Je suis un mort qui se nourrit des vivants (belle revanche), Je suis un vivant qui vit avec des morts.

Pour l'enfant à venir la vie et la mort seront une seule et même chose. Pour l'humanité qui viendra, la vie comme pour moi s'appellera le programme.

Vendredi la nuit

Je n'ai pas pu te laisser entre leurs mains boueuses. Je me suis emparé de toi et suis monté à la plus haute des tours où jamais personne ne viendra nous chercher.

Je t'ai installée sur la pierre, ton dos tourné à moi. Je ne voyais de derrière que ta nuque. Tu n'avais besoin de rien dire, ainsi tu m'écouteras de bout en bout.

Mes récits, je te les débiterai en désordre, certains seront étrangers à ce que j'ai réellement vécu, certains comme un songe et d'autres je les vivrai pour toi.

Comment les distinguer les uns des autres ? Il me semble à chacun que j'entame qu'il est éclatant de vérité. Il me suffit de parler pour que ma parole devienne ma réalité présente, pour qu'elle devienne hommes, femmes, enfants et décor, pour qu'elle devienne ma vie.

Lundi

La conversation de chaque jour, quel supplice. Tout ce qui est dit est vain, autant que le jour qui vient de s'écouler. Je vis avec des gens muets dont les répliques ressemblent curieusement à des clichés souvent entendus et que leur cerveau mécaniquement enregistre et avec lesquels j'échange des bouts de conversations (toujours les mêmes, sans variations sensibles). A force de parler de la pluie et du beau temps. Je ne sais plus parler que de la pluie et du beau temps. Ma conversation se réduit à trois phrases, deux traits. Peut-être deux ou trois idées vaguement personnelles qui virevoltent dans ma tête, que j'insère dans toutes mes tirades, qu'on retrouve dans toutes mes expressions. Les gens ont très peu de choses à se dire, les gens se contentent de très peu, les gens laissent parfois échapper quelques vraies phrases par mégarde.

Lundi

La beauté n'a pas besoin de s'affirmer. Elle s'étale au grand jour, elle vous aveugle et vous soumet. Elle n'a pas besoin de preuves, elle est au-dessus de vos stériles discussions. Où qu'elle passe, quoiqu'elle fasse, elle est triomphante.

Sur son passage, tous s'inclinent, tout s'ouvre et se simplifie.

Être beau est la suprême grâce, ce que l'effort ne saurait obtenir, ce que l'artisan ne saurait imiter.

Être beau c'est s'approcher du divin.

Mardi

A peine étais-tu entrée que j'étais frappé par ta divine beauté et un frisson délicieux me parcourut. Ce même frisson contre l'idée duquel je me défends, que je recherche et ne saurais réprimer.

La fascination de la beauté qui à ce moment là prenait tes traits, devenait ton sourire doux, tes grands yeux noirs.

Mon cœur chavira. Tu t'assis et je ne pouvais détacher de toi mes yeux éperdus. J'étudiais tes expressions, m'accrochais à la moindre variation de ton visage. Je m'abîmais dans une contemplation heureuse de ta mobilité et te couvrais de caresses. Et tu me vis, tu remarquais mon manège, tu me regardais, je dus me dérober, me dissimuler.

Que diraient les autres, que dirais-tu toi-même ?

Tout élan envers l'autre nous trahit et nous compromet. Je fis semblant de m'intéresser autour de moi, de converser, de me distraire mais j'étais perdu.

Chaque mot que je prononçais t'était adressé ; je voulais t'éblouir mais plus je faisais semblant de t'éviter, plus mes yeux humides revenaient vers toi, inassouvis de ton image.

Oui, je n'étais pas assez beau pour toi. Oui, même te regarder m'était interdit.

Et soudain mon regard rencontra le tien, immobile, posé sur moi.

Les yeux dans les yeux.

Au moment où le regard transperce et que les images bloquées dans votre esprit ne peuvent plus s'évader, se précipitent comme les battements de votre cœur en émoi.

Je rencontrai ton regard et tu devinais tout de moi sans que j'aie à rien t'expliquer.

Alors que les gens avec lesquels je vis et qui me voient chaque jour. Que savent-ils de moi ?

Tu compris mon regard, je voulais seulement t'admirer espérant que tu ne te rendrais compte de rien.

Mais quand tu me vis, je ne pus que baisser mes yeux reconnaissants. Je savais que par ce regard, nous nous étions aimés.

Mercredi

J'aime à m'imaginer que dès le premier regard, nous nous sommes entendus, que tu avais surgi dans ma vie et que j'avais compris qu'avec toi j'avais du chemin à faire.

Est-ce cela qui éclaire d'un jour nouveau nos disputes, nos accords, ce que nous avons voulu, ce que nous avons simulé ...

J'aime à oublier toute la pitié qui nous a rapproché.

Jeudi

Ta musique m'enveloppe, prend possession de moi. Et soudain surgie des brumes de l'absence où pour t'oublier, je t'avais sciemment enfouie, soudain le re-voici, ton rire effronté, tes mains négligemment découvertes, heureuse de vivre, entourée de ces regards jaloux et humiliés.

Ta musique m'ébranle. Moi seul te toise avec défi, avec dépit, dans ma révolte asservie, ma fureur soumise, ma haine passionnée.

Je maudis en toi une injuste supériorité.

Je bénis en toi une ravissante incarnation de mes rêves, un parfait accomplissement que toute ma vie je mendierai et qui me fait tressaillir à chacun de tes gestes, qui m'enivre à la moindre de tes futiles paroles.

Je voudrais foncer vers toi, te gifler, te jeter mon mépris, un dédaigneux regard qui te rangera à ton tour, dans la cohorte de l'insignifiance.

Je voudrais m'élancer vers toi, m'agenouiller à tes pieds, implorer ton attention, forcer ta pitié, élever vers toi mon humble et fervente prière.

Ta musique me harcèle, hante mon existence.

Ton image a remplacé mon ciel ; mes étoiles, mon soleil. Ta face a balayé ma solitude, m'a deviné.

Je te substitue à ceux que je vois, je te cherche à travers ce qu'ils ont de plus beau.

Ta musique m'échappe, m'échappe, m'échappe.

Mercredi

Il y a des mots qui nous enivrent à tel point que les répéter continuellement ne saurait nous lasser. On s'y attache car à chacun d'eux correspond une sensation exquise qui lui appartient.

Lundi soir

Les bombes pleuvaient sur la ville en émoi. Il était devant sa vitre à regarder le ciel strié d'éclairs, strié de feux. Cette nuit là des gens mouraient fauchés, ramassés au passage. Il fixait immobile la rue devant sa maison.

Et soudain tout prit une dimension extravagante. La rue se rallongeait à perte de vue, les immeubles s'élançaient vers le ciel infini qui s'éloignait, s'éloignait ; et lui rapetissait, diminuait dans la nuit.

Il était minuscule, infime sur terre. Les bombes éclataient au loin, tout près. Il n'entendait plus rien, il voyait le monde couvert de sang qui éclaboussait les façades, qui se mêlait en grandes flaques à la pluie.

Du sang et du charbon, des cadavres brûlés. C'était sa vie, un épisode de son existence qui avait cessé de l'atteindre.

Il ne souffrait plus, il était là, sidéré, ébloui, oubliant ce qu'il faisait sur terre. Il oubliait qu'il était homme.

Il était dans cet état qu'on appelle l'hébétude. C'était la première fêlure, quelque chose en lui venait de céder.

Depuis ce jour il essaye de se rappeler, il est certain qu'à ce moment là, il s'est passé quelque chose dont il ne peut se souvenir, s'il s'en souvenait tout serait éclairci, tout serait justifié.

Quand il y pensait, il sentait un petit bruit comme une plante qu'on arrache, comme un réseau qu'on débranche avec brusquerie.

Mardi

Ce soir, les bombes pleuvaient toujours sur la ville endormie. Il se retrouva dans la rue. Il parcourait du regard ce décor autour de lui : les voitures, les immeubles, sa civilisation.

Les gens dormaient dans ces blocs sordides. Pas un chat. Des immeubles qui se suivent. Quelle symétrie, quelle netteté, quelle dérision.

Le jour, les rues se peuplent et s'animent et la nuit comme par enchantement, tout s'évanouit.

Il se sentit seul dans cette ville qui se détruisait, qui tombait en miettes, cette ville en carton, ce château de sable.

Ces maisons et ces gens qui vivent les uns au-dessus, les autres au-dessous, sans se connaître, ni s'aimer et la mort tout à l'heure viendra les happer, sans que pour autant les autres ne se réveillent. Oui, la ville dormait d'un sommeil profond cette nuit là.

Mercredi

La troisième nuit, la ville succombait toujours sous les bombes. Mais ce soir là la ville festoyait.

La musique se propageait sous la voûte céleste. Des soirées se donnaient aux quatre coins du monde. Dans la ville en liesse, on ne relevait plus les morts, on piétinait les blessés.

La ville s'amusait, la ville s'illuminait à la lumière des bombes, la ville encerclée se livrait à la joie.

Plus personne n'attendait le malheur qui vous guette.

On dansait la mort ce soir dans cette ville là.

Samedi

J'ai été me promener sur la plage, me suis avancé sur la jetée, me suis assis sur un rocher où les vagues venaient à grand fracas se briser. Le temps a passé, des années, des siècles ; quelques secondes.

Des nuages ont voilé la lune et j'ai senti distinctement à ce moment là que je n'habitais plus mon corps, qu'un homme me regardait par derrière et qui n'était autre que moi, sous mon véritable jour, sans fard et sans complaisance.

Cet homme était mon mystère, de l'autre côté de moi-même. Il me poussait vers l'eau, c'était moi, beaucoup plus tard, à l'instant du non-retour, ma vie achevée, ratée, bâclée.

Il me poussait vers l'eau, j'ai trébuché, ai glissé, me suis rattrapé au vol et me suis rétabli.

Il me poussait encore, desserrait mon étreinte. La lune s'est dégagée, l'eau n'était plus cette encre noire où je pouvais me diluer. La mer devenait claire et soudain transparente. J'ai couru vers ma maison obscure. Essoufflé, je me suis roulé par terre, ai rampé, me suis tordu comme un forcené. Je voulais reprendre possession de mon corps ...

Les mots sont des épaves de ma pensée noyée.

Lundi

Lorsque les bombes reprenaient, tu disparaissais. Par un accord tacite, vous vous relayez auprès de moi. Les bombes explosaient dans mon corps en déroute et j'implorais vainement ton apparition. Tu étais à nouveau la fille étrangère et je redevais l'être sans nom.

Pourquoi m'acharnais-je à nous sortir du monde, à nous détacher des autres, à m'accrocher à toi ?

J'avais tellement peur de reconnaître que nous leur ressemblions et qu'un hasard nous avait réunis comme un hasard nous avait trouvés.

Vendredi

Est-ce la même personne à laquelle je m'adresse ? Je ne puis l'affirmer vous sera-t-il facile de comprendre que ce que je ressens n'est jamais une impression qui se développe mathématiquement et se prolonge et grandit mais une prolifération d'impressions, nulle à l'autre identique, toutes fugitives, aussi sincères et inachevées. La rapidité de mes prises de conscience commence à devenir malade. Rapidité dans le chemin à parcourir et également dans la durée de chacune d'elles.

Le temps s'étire paisiblement, je lis et m'abandonne souvent au sommeil, harassé, vaincu (par un souvenir, une réflexion, un sentiment quelconque) pour qu'au réveil je sois en mesure de saisir les sensations nouvelles distinctement, sans qu'elles aient à s'entasser les unes sur les autres (pour moi l'être humain est hélas un résidu). Je passe sans transition aux états les plus divers.

Et de plus en plus ma conviction se raffermi. La vie est un voyage inconscient à travers le mensonge des jours. Nous nous acheminons inéluctablement vers un aboutissement commun, l'accomplissement de notre petite histoire.

Faudra-t-il s'accrocher, faudra-t-il d'ores et déjà se détacher de tout ? (Je répugne à utiliser ces points d'interrogation, ils donnent à la réflexion une tournure absurde et prétentieuse).

Samedi

Ton image est assez souvent présente à mon esprit. Tournant, tournant, sa robe blanche flottant autour d'elle, autour de nous, tous les deux confondus dans le même élan, légers et sur nos visages, on pouvait lire l'un à l'autre mêlés, le déchaînement de forces inconnues et désespérées et la libération d'oppressions incessantes.

Comme si par ce mouvement ininterrompu, toutes nos chaînes tombaient... Tombaient-elles vraiment ou est-ce nous, rendus invincibles par cette volonté d'évasion que nous, ne ressentions plus les entailles de nos corps meurtris.

Ils tournoyaient grisés, leurs visages rapprochés, éclatants de jeunesse, bravant l'univers, emportés, resplendissants dans leur élévation.

J'aimais à lui dérober de furtifs baisers, cette recherche infiniment douce du contact de l'autre.

La voiture roulait à vive allure, la route est déserte à cette heure tardive de la nuit. Tu avais posé ta tête sur mes genoux et je guettais, parfois surpris, la lumière sur tes traits.

OUI, une multitude d'images.

Est-ce mon imagination qui me joue des tours.

Est-ce se démettre pour s'oublier en quelqu'un.

Mon destin n'est-il pas d'être seul ?

Mercredi

Jamais plus nous ne serons l'instant d'avant. Il y a un tel asservissement aux événements que parfois il me semble courir haletant après ma vie qui comme une ombre se dérobe.

Jeudi

Les balles crépitèrent et nous traversâmes la rue. Encore une fois, elles sifflèrent près de nos têtes. A quel jeu dément nous livrions nous ?

Cette rue que nous empruntions souvent si tranquille, si animée et qui devenait le décor sinistre d'une farce de mauvais goût.

Notre vie quotidienne devenait une aventure aberrante comme si notre monde avait basculé. Jamais nous ne nous sommes sentis si étrangers au monde, si étrangers à nous-mêmes.

Jeudi

Nous étions bloqués au milieu du chemin, pris entre deux feux, dans cette longue allée déserte. De ma décision allait dépendre notre sort. Cet instant si éphémère et si définitif. Nous sommes restés longtemps bravant le danger en n'y croyant pas, ayant peine à croire qu'il n'y avait plus d'issue, mais le déferlement des exemples tragiques, de ceux qui sont partis et qui ne reviendront plus, nous laissant face à face avec l'image imperturbable de la mort, nous obligeant à un combat inégal de corps à corps avec le destin, faisait qu'en ce moment le danger ne concernait que nous. Il y a une telle invraisemblance dans ce genre de situations que tout notre système d'émotions, toute notre intelligence se dérèglent. On verra des imprudences les plus insensées comme on verra encore l'héroïsme le plus fou.

J'ai peine à me rappeler quelle route nous choisîmes. Ce dont je me souviens c'est que je t'accablais et que tu acceptais sans une protestation. Plus je devenais tyrannique, plus tu te révélais douce et compréhensive. Peut-être était-ce une permissivité intolérable à d'autres, mais curieusement c'est ainsi que tu me tranquillais et assouvissais la violence intérieure qui se déchaînait avec les bombes. Je me mis à hurler croyant

peut-être couvrir les explosions, couvrir surtout les hurlements des gens qui explosaient.

Nous escaladâmes une pente mais inutile de poursuivre, le ciel pleuvait du feu et du plomb. Nous nous réfugiâmes dans une maison qui ô coïncidence était perpendiculaire à la rue transformée en champ de bataille. De là où nous étions, nous pouvions suivre dans le détail le spectacle fantastique et meurtrier. Parfois la fumée épaisse s'interposait en écran. Les bombes progressaient, évoluaient dans notre direction, dans leur danse infernale de haine aveugle et sourde. Tu te serrais contre moi, adossé au mur, immobiles, figés sur place, attendant enlacés la déflagration suivante.

Les bombes se rapprochaient et nous ne pouvions bouger. Tu te collais à moi, je me collais au mur. Je sentis à ce moment là encore plus que dans nos enlacements les plus passionnés que ton corps faisait partie du mien, que ta nuque se confondait avec mon cou, que tes doigts agrippés rentraient dans mes épaules et je sentis à ce moment là comme un éblouissement, ton souffle ranimant mon cœur glacé.

Jeudi

Nous étions dans l'abri pêle-mêle avec des gens effrayés ou résignés. Tu ne mis que quelques minutes à t'habituer à cette demi-obscurité, à ces étrangers qui devenaient des proches, des parents. A penser que peut-être, tu partageais avec eux tes derniers moments. Je n'ai jamais ressenti avec une telle intensité la solidarité entre les hommes. Toutes les barrières tombaient, nous étions tous pareils. Avec quelle sollicitude s'empressait-on de meubler notre peur, de nous reconforter.

Toutes les réserves quotidiennes tombaient, riches et pauvres, beaux et laids nous nous tenions la main. Nous devions ressembler aux premiers chrétiens du monde.

Le soir

La vraie chrétienté est dans la solidarité entre les hommes qui souffrent.

Vendredi

On ne parle pas de tout dans les livres d'école. On évite de parler de l'amour, de la mort et de la solitude.

On nous programme d'année en année et ce qu'on nous soumet n'est que lettres mortes. On nous encourage à nous fuir nous-mêmes et quand on s'en rend compte il est déjà trop tard.